

Tracy Chevalier

LA DERNIÈRE FUGITIVE

Roman



LA DERNIÈRE FUGITIVE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

La Jeune Fille à la perle, 2000.

Le Récital des anges, 2002.

La Dame à la Licorne, 2003.

La Vierge en bleu, 2004.

L'Innocence, 2007.

Prodigieuses Créatures, 2010.

Tracy Chevalier

LA DERNIÈRE
FUGITIVE

Traduit de l'anglais par Anouk Neuhoff



Quai Voltaire

Titre original : *The Last Runaway*.
HarperCollinsPublishers, 2013.

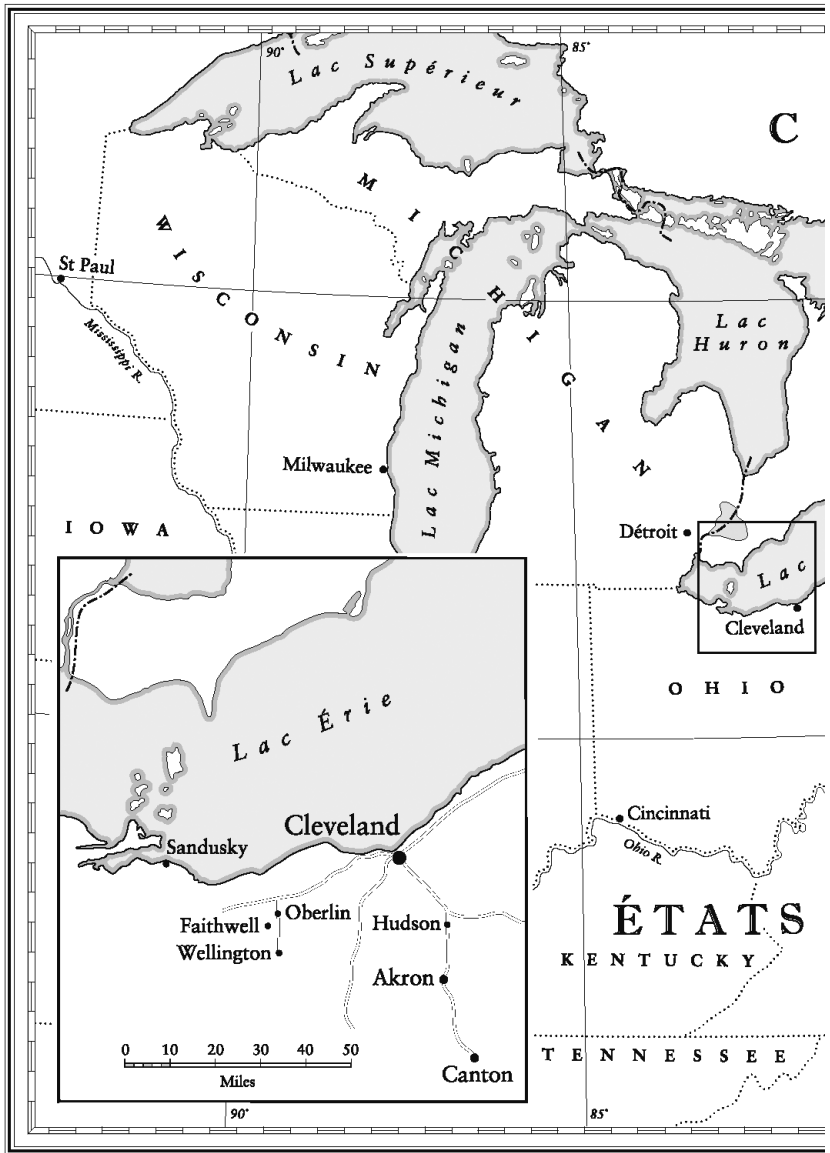
© 2013 by Tracy Chevalier.

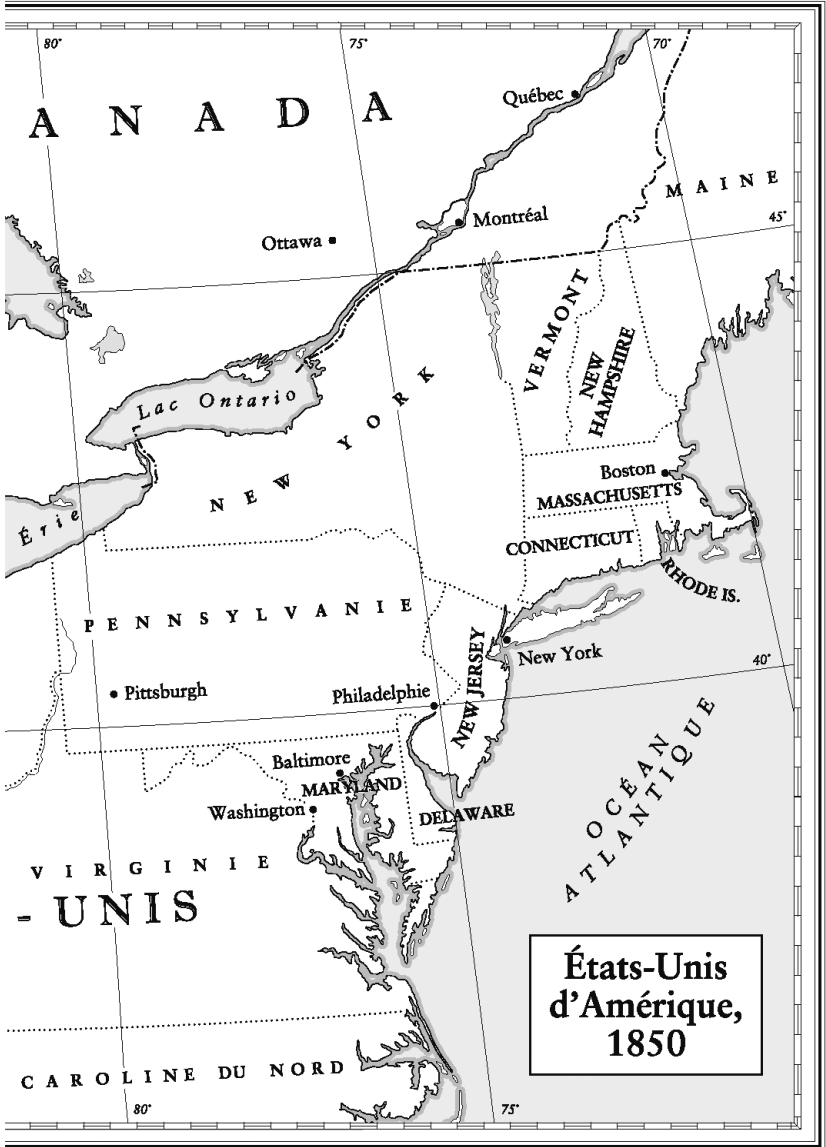
© QUAI VOLTAIRE / LA TABLE RONDE, 2013,
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

Carte de John Gilkes.

www.editionslatable ronde.fr

*Ce livre est dédié au camp d'été quaker de
Catoctin et à l'Oberlin College : deux lieux qui
ont façonné et guidé ma jeunesse.*





HORIZON

ELLE ne pouvait pas revenir en arrière. Quand Honor Bright avait brusquement annoncé à sa famille qu'elle allait accompagner sa sœur Grace en Amérique – quand elle avait trié ses objets personnels, ne gardant que le nécessaire, quand elle avait fait don de tous ses patchworks, quand elle avait dit au revoir à ses oncles et tantes, et embrassé ses cousins et cousines et ses neveux et nièces, quand elle était montée dans le coche qui allait les arracher à Bridport, quand Grace et elle s'étaient donné le bras pour gravir la passerelle du bateau à Bristol –, tous ces gestes, elle les avait effectués en se disant en son for intérieur : Je pourrai toujours revenir. Sous cette pensée, toutefois, était tapi le soupçon que dès que ses pieds auraient quitté le sol anglais, sa vie serait irrévocablement transformée.

Au moins l'idée de rentrer un jour adoucit-elle les semaines qui précédèrent son départ, telle la pincée de sucre ajoutée en secret à une sauce pour en dompter l'acidité. Cette idée lui permit de rester calme, et de ne pas pleurer comme le fit son amie Bidley lorsqu'elle lui donna le quilt qu'elle venait de terminer : un patchwork de losanges marron, jaunes et blanc cassé assemblés en étoile de Bethléem à huit branches, surpiqué de motifs

de harpes, sans oublier la bordure de plumes pour laquelle elle était connue. La communauté lui avait offert un quilt de l'amitié dont chaque bloc avait été confectionné et signé par une amie ou une parente différente, or elle n'avait pas la place pour les deux court-pointes dans sa malle. Le quilt de l'amitié n'était pas aussi bien exécuté que le sien, mais naturellement c'était celui-là qu'elle devait emporter. « Il est mieux en ta possession, pour te faire penser à moi, avait insisté Honor alors que son amie en pleurs tentait de lui rendre de force le quilt étoile de Bethléem. Des couvre-pieds, je pourrai en faire d'autres dans l'Ohio. »

Pour ne pas penser au voyage lui-même, Honor tendit plutôt son esprit vers sa destination, à savoir la maison en bardeaux dont son futur beau-frère avait envoyé des croquis à Grace dans ses lettres de l'Ohio. « C'est une maison solide, même si elle n'est pas bâtie dans la pierre à laquelle tu es accoutumée, avait écrit Adam Cox. La plupart des maisons ici sont en bois. C'est seulement quand une famille s'est bien établie et ne risque plus guère de repartir qu'elle construit une maison en briques.

« Elle est située au bout de Main Street, à l'entrée du village, poursuivait-il. Faithwell est encore un petit bourg, avec une quinzaine de familles d'Amis. Mais il va grandir, par la grâce de Dieu. Le magasin de mon frère se trouve à Oberlin, une ville plus importante à cinq kilomètres de distance. Lui et moi espérons le transporter à Faithwell une fois que l'agglomération sera assez grosse pour accueillir une boutique de drapier. Ici on appelle cela un "magasin de nouveautés". Il y a beaucoup de mots nouveaux à apprendre en Amérique. »

Honor ne se voyait pas vivre dans une maison en bois, qui brûlait à toute vitesse, gauchissait pour un rien, émettait des grincements et des gémissements, mais ne

procurait aucun sentiment de permanence, contrairement à la brique ou la pierre.

Elle avait beau s'efforcer de restreindre ses inquiétudes à sa crainte de vivre dans une maison en bois, elle ne pouvait s'empêcher de penser à la traversée sur l'*Adventurer*, le navire sur lequel elles franchiraient l'Atlantique. Honor connaissait bien les bateaux, comme tout résident de Bridport. Elle accompagnait de temps en temps son père au port quand une cargaison de chanvre arrivait. Elle était même déjà montée à bord, et avait regardé les marins ferler les voiles, enrouler les cordages et laver les ponts. Mais elle n'avait jamais pris la mer. Un jour, quand elle avait dix ans, son père avait emmené la famille passer la journée dans le village d'Eype, et Honor, Grace et leurs frères étaient allés faire un tour en canot à rames. Grace avait adoré naviguer : elle avait poussé des cris perçants, ri à gorge déployée et fait semblant de tomber à l'eau. Honor, quant à elle, s'était agrippée au rebord de la barque pendant que ses frères ramaient, s'évertuant à ne pas paraître affolée par le tangage, et par l'étrange et désagréable sensation de ne plus avoir la terre ferme sous ses pieds. Elle avait regardé sa mère qui arpentait la plage avec sa robe foncée et son bonnet blanc, impatiente de voir ses enfants revenir sains et saufs. Après cette expérience, Honor avait fui les bateaux.



Elle avait entendu parler de traversées difficiles mais espérait affronter ce péril comme elle affrontait les autres épreuves, avec constance. Or elle n'avait pas le pied marin, conclurent les matelots. Peut-être aurait-elle dû s'en rendre compte lors de sa sortie en mer dans

le canot à rames. Après avoir quitté Bristol elle demeura sur le pont avec Grace et d'autres passagers, à regarder le Somerset et la côte nord du Devon se dérouler à côté d'eux. Pour ses voisins, le manque de stabilité constituait une nouveauté amusante, mais Honor se sentait de moins en moins à l'aise, et face au mouvement du navire elle plissait le front, contractant les épaules, avec la sensation d'un poids dans ses entrailles, comme si elle avait avalé une enclume. Elle résista aussi longtemps que possible, mais au moment où l'*Adventurer* dépassait l'île de Lundy, son estomac fut saisi de spasmes et Honor vomit sur le pont. Un marin s'esclaffa. « Déjà malade, et on est à peine sortis du canal de Bristol ! railla-t-il. Attendez qu'on soit sur l'océan. Là vous verrez ce que c'est que le mal de mer ! »

Honor fut malade sur l'épaule de Grace, sur ses couvertures, sur le sol de leur minuscule cabine, dans une cuvette en émail... Elle vomit alors qu'elle n'avait plus rien à régurgiter, son corps tel un magicien qui réussit à faire surgir quelque chose du néant. Elle ne fut pas soulagée pour autant. Lorsqu'ils atteignirent l'Atlantique et que le navire commença son interminable roulis, sa nausée persista. À présent Grace était barbouillée elle aussi, comme nombre de passagers, mais leur malaise se dissipa dès qu'ils furent habitués au nouveau rythme du bateau. Honor ne s'y fit jamais ; la nausée ne la lâcha pas de tout le mois que dura la traversée.

Quand elle n'avait pas elle-même le mal de mer, Grace soignait Honor : elle rinçait ses draps, vidait la cuvette, lui apportait du bouillon et des biscuits de marin bien durs, lui lisait des passages de la Bible ou des rares livres qu'elles avaient emportés : *Mansfield Park*, *Le Magasin d'antiquités*, *Martin Chuzzlewit*. Pour distraire sa sœur, elle parlait sans cesse de l'Amérique, l'encourageant à penser à ce qui les attendait et non à l'instant

présent, si accablant. « Qu'est-ce que tu préférerais voir, un ours ou un loup ? demandait-elle, avant de répondre à sa propre question. Un ours, je crois, car les loups sont comme des chiens en plus grand, alors qu'un ours ne ressemble qu'à un ours. Comment préférerais-tu voyager : en bateau à vapeur ou en train ? »

Honor geignait à la pensée d'un autre bateau. « Oui, en train, acquiesçait Grace. J'aimerais qu'il y ait un train qu'on puisse prendre de New York jusqu'à l'Ohio. Il y en aura un jour. Oh, Honor, imagine un peu : bientôt nous serons à New York ! »

Honor faisait la grimace, regrettant de ne pas être capable comme Grace de voir ce voyage comme une merveilleuse aventure. Dans la famille Bright, sa sœur avait toujours été la plus remuante, la plus empressée à accompagner leur père quand il devait se rendre à Bristol, à Portsmouth ou à Londres. Elle avait même accepté d'épouser un homme plus âgé et plus ennuyeux pour la simple raison qu'il incarnait la promesse d'une vie loin de Bridport. Si Grace connaissait les Cox, une famille de cinq frères, depuis qu'ils avaient quitté Exeter quelques années plus tôt pour ouvrir un commerce de tissus dans la ville, elle n'avait montré de l'intérêt pour Adam que lorsqu'il avait décidé d'émigrer dans l'Ohio. Un frère, Matthew, était déjà là-bas mais il était tombé malade, et sa femme avait écrit pour demander qu'un de ses quatre beaux-frères vienne donner un coup de main à la boutique. Une fois Adam installé en Amérique, Grace et lui avaient correspondu régulièrement, et à force de discrètes allusions, elle l'avait amené à l'inviter à le rejoindre dans l'Ohio. Il allait l'épouser, et tous deux tiendraient le magasin avec Matthew et Abigail.

Les Bright furent surpris du choix de Grace ; Honor pensait qu'elle épouserait quelqu'un de plus vivant. Mais Grace était tellement exaltée à la perspective de

vivre en Amérique que la nature réservée de son futur mari ne semblait pas la déranger.

Grace avait beau être patiente et s'en vouloir d'infliger ainsi à sa sœur des semaines de nausée, elle finit par s'agacer du mal de mer persistant d'Honor. Au bout de quelques jours elle cessa de la presser de manger, Honor s'avérant incapable de rien garder plus de quelques minutes. Elle commença à la laisser seule dans leur cabine pour aller se promener sur le pont, ou bien coude et bavarder avec les autres femmes du bateau.

Honor essaya d'accompagner Grace à une Réunion de culte organisée par la poignée d'autres Amis présents à bord, mais, assise en silence avec eux dans une petite cabine, elle ne parvenait pas à vider son esprit, redoutant, si elle le faisait, de perdre le peu d'empire sur soi qu'elle possédait et de vomir devant eux. Les balancements du navire et les soulèvements de son estomac ne tardèrent pas à l'obliger à s'enfuir de la cabine.

De temps en temps, lors de cette éprouvante traversée de Bristol à New York, recroquevillée comme une crevette sur son étroite couchette ou courbée en deux au-dessus d'un vase de nuit, Honor revoyait sa mère plantée sur les galets de la plage d'Eype avec son bonnet blanc, et elle se demandait pourquoi elle avait quitté le refuge qu'était la maison de ses parents.

Mais elle savait pourquoi. Grace le lui avait demandé, espérant qu'une vie nouvelle apaiserait le chagrin de sa sœur. Honor avait été abandonnée et, même si son tempérament était moins aventureux, l'idée de demeurer dans une communauté qui la plaignait l'avait poussée à suivre Grace. Elle n'avait jamais souffert d'insatisfaction à Bridport jusqu'au jour où Samuel avait rompu leurs fiançailles. C'est là qu'elle s'était révélée aussi impatiente de s'en aller que sa sœur.

Tous ses vêtements étaient imprégnés d'une affreuse odeur aigre qu'aucun lavage ne parvenait à faire partir. Honor évitait les autres passagers, et même sa sœur : elle ne supportait pas le dégoût mêlé de pitié qu'elle lisait sur leurs visages. Sur le pont, elle s'était trouvé un abri entre deux tonneaux à l'écart des marins affairés et des passagers curieux, mais assez près de la rambarde pour pouvoir s'y précipiter et vomir par-dessus sans attirer l'attention. Elle demeurait sur le pont même sous la pluie et dans le froid, préférant cela à la minuscule cabine avec sa planche en guise de lit et l'odeur fétide de ses couvertures. Elle était, toutefois, indifférente au paysage – ce ciel et cette mer immenses qui offraient un si grand contraste avec les collines et les haies du Dorset, tellement vertes et disciplinées. Tandis que d'autres étaient fascinés par les nuages d'orage, les arcs-en-ciel et le soleil qui changeaient les flots en une nappe argentée, par les bancs de dauphins qui suivaient le navire, par la queue d'une baleine qui surgissait soudain, pour Honor, la monotonie de sa nausée anéantissait tout l'émerveillement qu'elle aurait pu éprouver face à pareils prodiges de la nature.

Quand elle n'était pas penchée par-dessus le bastingage, elle essayait d'oublier son mal au cœur en sortant son patchwork. En vue de son voyage, sa mère lui avait découpé des centaines d'hexagones en tissu jaune et blanc cassé et autant de gabarits en papier afin qu'elle les assemble en forme de rosaces. Honor avait espéré achever un quilt jardin de grand-mère au cours de la traversée, mais les oscillations du pont lui interdisaient d'adopter un rythme suffisamment régulier pour réussir les petits points impeccables qui étaient sa marque de fabrique. Même la tâche ultra-simple consistant à bâtir les hexagones de tissu sur les gabarits en papier – premier exercice de couture qu'elle ait maîtrisé du

temps de son enfance – exigeait plus de concentration que le mouvement de l’océan n’en autorisait. Il devint bientôt évident que quel que soit le tissu manipulé celui-ci serait à tout jamais contaminé par la nausée, ou la crainte de la nausée, ce qui revenait au même. Après s’être escrimée pendant plusieurs jours à coudre les rosaces, Honor attendit qu’il n’y ait personne aux alentours, puis jeta les hexagones par-dessus bord : elle était sûre d’être malade si elle revoyait un jour ces morceaux d’étoffe... C’était un gaspillage scandaleux et elle aurait dû faire don de ce précieux tissu à Grace ou à d’autres femmes du bateau, mais elle avait honte de l’odeur qui y était incrustée, autant que de sa faiblesse. En voyant les hexagones voltiger jusqu’à la surface et disparaître dans l’eau, Honor sentit son estomac se calmer un bref instant.

« Regardez l’horizon, lui ordonna un jour un marin après avoir observé ses hoquets. Allez à la proue et braquez vos yeux droit devant. Faites pas attention aux secousses et au roulis. Fixez quelque chose qui bouge pas. Vos haut-le-cœur s’arrêteront. »

Honor hocha la tête, bien qu’elle sût que la méthode ne fonctionnerait pas : elle l’avait déjà tentée. Elle avait essayé tout ce qu’on pouvait lui suggérer : le gingembre, la bouillotte sur les pieds, la poche de glace sur la nuque. Intriguée, elle lorgnait le marin du coin de l’œil, car jusqu’alors elle n’avait jamais vu de près un homme noir. Il n’y en avait pas à Bridport, et à Bristol, une fois, elle avait vu passer un fiacre avec un cocher noir, mais l’homme avait disparu avant qu’elle ait pu l’étudier à loisir. Honor examinait la peau du marin : elle était de la couleur d’un marron d’Inde, mais rugueuse et tannée et non polie et brillante. Il lui faisait penser à une pomme qui aurait pris en mûrissant une riche teinte rouge foncé pendant que ses voisins sur l’arbre demeu-

raient d'un vert pâle. Son accent était impossible à identifier, à la fois de partout et de nulle part.

Le marin la lorgnait lui aussi. Peut-être n'avait-il pas vu beaucoup de quakers auparavant, ou était-il curieux de savoir à quoi elle ressemblait quand ses traits n'étaient pas ravagés par la nausée. D'ordinaire le front d'Honor était lisse, rehaussé de sourcils comparables à deux ailes au-dessus de grands yeux gris. Son mal de mer, toutefois, creusait des rides où il n'y en avait pas, altérant la beauté placide de son visage.

« Le ciel est tellement grand qu'il me fait peur, dit-elle, se surprenant elle-même d'oser parler.

— Vaudrait mieux vous habituer. Tout est vaste en Amérique. Pourquoi que vous y allez, d'ailleurs ? Pour vous dégoter un mari ? Les Anglais sont pas assez bien pour vous ? »

Le fait est que non, songea Honor. « J'accompagne ma sœur. Elle va épouser un homme dans l'Ohio.

— L'Ohio ! pouffa le marin. Restez près de la côte, ma jolie. Toujours sentir le parfum de la mer, voilà mon conseil. Vous allez étouffer là-bas au milieu de tous ces bois. Ah, voilà que ça la reprend. » Il recula tandis qu'Honor se penchait une fois de plus par-dessus la rambarde.

Le capitaine de l'*Adventurer* déclara que c'était la traversée de l'Atlantique la plus paisible et la plus rapide que le navire ait jamais connue. Honor n'en fut que plus tourmentée. Après trente jours en mer elle débarqua, trébuchante et squelettique, sur les quais de New York, avec l'impression d'avoir rendu absolument tout ce qu'elle avait dans le corps, si bien qu'il ne subsistait d'elle qu'une coquille vide. À sa grande horreur, le sol se soulevait et retombait à peu près de la même manière que le pont du bateau, et elle vomit une dernière fois.

Elle comprit alors que si elle n'était pas capable de supporter la traversée la plus facile que Dieu puisse lui réserver, elle ne pourrait jamais retourner en Angleterre. Pendant que Grace, agenouillée sur les quais, remerciait le Seigneur de leur avoir permis d'atteindre l'Amérique, Honor se mit à pleurer, sur l'Angleterre et sur son ancienne vie. Un océan monstrueux s'étendait désormais entre elle et son foyer. Elle ne pourrait jamais retourner là-bas.

*L'île joyeuse
Une époque exquise
Les sauterelles n'ont pas de roi
Tourne, roue magique*

RICHARD RUSSO

*Ailleurs
Le déclin de l'empire Whiting
Mohawk
Le phare de Monhegan
Le pont des soupirs
Quatre saisons à Mohawk
Les sortilèges du cap Cod
Un homme presque parfait
Un rôle qui me convient*

CLARA SANCHEZ

Un million de lumières

JOSÉ SARNEY

Saraminda

HARRIET SCOTT CHESSMAN

Lydia Cassatt lisant le journal du matin

ELIZABETH SPENCER

*Lumière sur la piazza et autres nouvelles
La petite fille brune*

ALICE STEINBACH

Un matin, je suis partie

JULIA STRACHEY

Drôle de temps pour un mariage

ANDRÉS TRAPIELLO

*Les amis du crime parfait
Heureux comme jamais*

OSWALD WYND

Une odeur de gingembre

JOAN WYNDDHAM

Leçons d'amour



La Dernière Fugitive

Tracy Chevalier

Cette édition électronique du livre
La Dernière Fugitive de Tracy Chevalier
a été réalisée le 23 septembre 2013
par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782710370192 - Numéro d'édition : 249652).

Code Sodis : N59837 - ISBN : 9782710371304
Numéro d'édition : 260642.